



Le symbolisme du vin dans la liturgie catholique

Jean-Pierre Albert

► To cite this version:

Jean-Pierre Albert. Le symbolisme du vin dans la liturgie catholique. La vigne et le vin, Catalogue de l'exposition "La vigne et le vin", Cité des Sciences et des Techniques, pp.339-342, 1988. halshs-00333247

HAL Id: halshs-00333247

<https://shs.hal.science/halshs-00333247>

Submitted on 22 Oct 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean-Pierre ALBERT

Le symbolisme du vin dans la liturgie catholique

Il serait bien ambitieux de prétendre résumer en quelques lignes toute la richesse symbolique de l'un des rites les plus centraux du christianisme, celui de la communion. "Ceci est mon corps" dit le Christ de la Cène en rompant le pain ; et "Ceci est mon sang" en faisant circuler entre les Apôtres une coupe de vin. Depuis le début du XIII^e siècle, les catholiques semblent prendre à la lettre ces formules en parlant de "présence réelle" du corps et du sang du Christ dans les espèces eucharistiques, en supposant une mystérieuse "transsubstantiation" du pain en chair, du vin en sang.

La longue habitude que nous avons de ce langage et de ces pratiques émousse le sentiment de leur étrangeté. Mais pour l'ethnologue, habitué à rencontrer le vin et le sang dans nombre de rituels religieux, le risque est aussi de voir les choses de trop loin: qu'est-ce donc que ce repas cannibale, a-t-on dit, à peine voilé par le jeu du symbolisme ? La question se pose en effet. Mais on cherchera seulement ici, de façon plus modeste, à comprendre ce qui fonde le rapprochement du vin et du sang, en se replaçant dans le cadre précis du rituel eucharistique et de ses commentaires traditionnels.

L'interprétation des "symboles" est toujours menacée par de fausses évidences. Rouge est le sang, rouge le vin. Le vin est le sang de la vigne... Ces rapprochements ne sont pas ignorés de la médecine populaire et des croyances communes. Mais ils sont immédiatement déjoués par la liturgie catholique : on le sait, le vin de messe est, d'ordinaire, du vin blanc. Aucune discipline liturgique ne l'impose. C'est, selon les ritualistes, pour ne pas tacher les nappes d'autel que l'on préfère le vin blanc au rouge. Pareille indifférence ne laisse de surprendre : la liturgie se signale plutôt, d'ordinaire, par l'excès de précision...

Autre difficulté : le Christ de la Cène partage le pain et le vin. On attendrait donc que la communion, qui commémore le dernier repas du Sauveur avant la Passion et anticipe sur son sacrifice, offre à chaque fidèle le corps et le sang du Christ. Or, dans la liturgie romaine, depuis le XIII^e siècle (et sauf privilège exceptionnel, comme celui des rois de France), les laïcs ne communient que sous l'espèce du pain. Les justifications données de cette privation sont passablement décevantes, et la polémique contre les religions réformées ne fait que rendre plus étrange l'attachement de l'Eglise à une pratique bien peu conforme, semble-t-il, à la lettre des Evangiles. Au delà des raisons des théologiens, ne pourrait-on découvrir les motivations réelles d'un privilège du vin (ou du sang) qui conduit à en réserver le contact aux prêtres et aux rois ?

Ces dissonances dans un symbolisme qui ne semblait pas soulever de grands problèmes invitent à pousser plus loin l'analyse, et pour cela, il faut revenir à la question centrale : pourquoi, comment le vin est-il le sang du Christ ? Et qu'est-ce donc que ce sang, comment est-il vénéré en ce siècle qui en a réservé la jouissance eucharistique aux seuls clercs ?

La religion du Moyen Age est une religion concrète. Du culte des reliques à la pratique du pèlerinage, c'est toujours à travers le sensible que l'on s'élève au sacré. Ce qui vaut pour les saints et les cultes locaux est aussi vrai de la relation au Christ. Le corps du Christ, sa présence charnelle sur les chemins de Palestine, sont en vérité au centre de la foi chrétienne, et c'est vers eux que convergent les pèlerins de Terre sainte. Mais l'Ascension a soustrait à l'adoration des fidèles le corps de Dieu. Il n'est du Christ que des reliques périphériques : pour l'essentiel, pierres touchées par le Sauveur, lieux parcourus, empreintes dans la roche, linceuls ou tuniques imprégnés de quelques vestiges de sang ou de sueur. Le Moyen Age crut retrouver le corps du Christ dans ses humeurs répandues. De la relique du Saint-sang de Bruges au voile de Véronique, c'est toujours à travers l'humour - et en particulier le sang - que l'on touche et que l'on voit le Christ. Cette attente de la foi trouve un support immédiat dans les textes, canoniques ou apocryphes : le Christ ne cesse de s'y répandre. Les eaux du bain de l'Enfant guérissent les lépreux (*Evangile de l'Enfance*, rédaction arabe), la salive mêlée à la poussière rend la vue à l'Aveugle né (Jean, IX, 6). Ces épanchements culminent bien sûr dans le récit de la Passion : au Jardin des Oliviers, la sueur du Christ "devint comme des grumeaux de sang qui tombaient à terre" (Luc, XII, 44); les instruments de la Passion - reliques précieuses entre toutes - sont baignées du sang rédempteur.

Avec la méditation sur le supplice sanglant, la signification de ces images se précise encore. Le sang répandu sur la croix devient comme une manifestation sensible de la présence du divin, l'expression d'une essence d'abord cachée. En témoigne ce passage d'un sermon de Jacques de Voragine sur la Passion, développant d'ailleurs une image de saint Augustin :

"L'homme était captif, blessé, puant. C'est pourquoi le Christ voulut être blessé, afin que le sac soit éventré, et que le trésor en sorte, par lequel le captif est racheté (...). Dieu envoya sur terre un sac plein de sa miséricorde. Ce sac, dis-je, il le fit mettre en pièces dans la Passion, afin qu'il se vide, parce qu'en lui se trouve notre rançon. Deuxièmement, le Christ était plein d'onguent, autant qu'un vase d'albâtre, et pour cela il voulut qu'il fût brisé par de nombreuses blessures : afin que l'onguent précieux en sorte, par lequel le blessé est guéri (...). Troisièmement, le corps du Christ était rempli de baume, autant qu'une armoire à médicaments, et il voulut que cette armoire fût ouverte et que le baume s'en écoulât, par lequel celui qui pue est guéri. Cette armoire en effet fut ouverte quand un soldat ouvrit son flanc de sa lance (...). "

La Passion est donc, à bien des égards, l'heure de vérité. Elle produit au regard l'instrument véritable de la rédemption, le sang qui rachète l'humanité parce qu'il se répand. L'homme est guéri par cette essence extraite, comme un médicament, du corps qui l'enfermait. Et je ne fais ici que paraphraser Jacques de Voragine, qui poursuit ainsi le texte cité plus haut :

"En second lieu, le Christ fut trituré : de même que l'on broie les herbes pour en faire un emplâtre qui guérit les abcès, de même le corps du Christ fut trituré, pour faire un emplâtre qui vide l'abcès de notre orgueil."

Image du pilon, qui tire des simples leur essence - et c'est souvent une image de la crucifixion qui décore le pilon des apothicaires médiévaux. La légende donne confirmation de cette véritable conversion végétale des humeurs. Durant la fuite en Egypte, la Sainte famille trouva refuge dans le jardin de Matarieh, près du Caire. La Vierge lavait dans une source les langes de l'Enfant. "Et, lit-on dans l'évangile apocryphe déjà cité, la sueur du Seigneur Jésus, qu'elle égoutta en cet endroit, y fit naître le baume." Le baume, c'est à dire le parfum précieux qui entre dans la composition du saint chrême, trouve donc son origine dans le corps du Christ. De façon plus claire, c'est au Jardin des Oliviers, à Gethsémani, que commence la Passion. Gethsémani, comme le remarque Claude Gaignebet, signifie : le pressoir aux olives. Plusieurs indices convergents permettent donc de considérer la Passion comme le traitement d'un produit végétal, l'acte d'*expression* qui révèle la substance la plus précieuse.

Tout ceci nous rapproche bien sûr du vin. Mais il y a plus : dans les figurations artistiques, le Christ en croix est associé à la grappe de raisin ramenée de la Terre Promise pendue à une perche (*Nombres*, XIII, 24). Enfin le Christ de la Passion, dans la méditation mystique, est comparé au raisin dans la presse. Citons saint Bonaventure :

"Le Christ, comprimé sur la croix comme une grappe sous le pressoir, a exprimé une liqueur qui est un remède à toutes les maladies."

Ce motif du "pressoir mystique", souvent repris par l'art chrétien de la fin du Moyen Age et, ensuite, dans l'imagerie populaire, est peut-être la clé du symbolisme du vin dans l'eucharistie. Le martyre des raisins est analogue à celui du Christ. Le vin est un *esprit exprimé*, qui se révèle au terme d'un parcours douloureux. On comprend ainsi les réticences de l'Eglise à accepter que, pour des raisons géographiques bien compréhensibles, une autre boisson fermentée ait été substituée au vin de messe : la bière, l'hydromel sont également condamnés. Mais, si notre hypothèse est exacte, on saisit mieux son indifférence à la couleur du vin : l'important est le traitement du raisin, et non l'aspect du produit. Enfin et surtout, ce modèle de l'expression permet de comprendre pourquoi, en vérité (et même si aucun théologien ne l'écrit), le vin est plus saint que le pain. S'il est le sang, il est l'essence même de la divinité, du moins la part la plus précieuse du mystère de la rédemption et, partant, de l'eucharistie. La hiérarchie qu'institue la communion sous les deux espèces, réservée au clergé, répond donc à une hiérarchie des substances.

Dans cette brève étude, le problème de la transsubstantiation a donc été pris à l'envers. On a surtout montré comment le sang devient vin, selon la logique du symbolisme, sans dire (et qui le pourrait ?) comment le vin devient sang, selon la vérité de la foi. Mais l'essentiel, dans un sens ou dans l'autre, reste cette pensée très littérale de l'*expression*, dont on a esquissé les

contours : en dépit de son étrangeté, l'image du pressoir mystique illustre peut-être, mieux qu'un long discours, la signification du symbolisme chrétien du vin.

BIBLIOGRAPHIE

ALBERT, J.-P., *Odeurs de sainteté. La mythologie chrétienne des aromates*, Paris, Editions de l'EHESS, 1990.

CORBLET, J., *Histoire dogmatique, liturgique et archéologique du sacrement de l'eucharistie*, Paris, Société générale de librairie catholique, 1885-1886, 2 vol.

DIDI-HUBERMANN, G., "Un sang d'images", *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 32, N. R. F., Paris, 1985, pp. 123-153.

GAIGNEBET, C., "La Véronique ou l'image vraie", *Anagrom*, vol. VII et VIII, 1976, Paris, pp. 45-70.

Jacques de VORAGINE, *Sermones aurei*, éd. A. FIGAROL, Toulouse, 1874-1880, 3 vol.

MALE, E., *L'art religieux de la fin du Moyen Age en France* (4^e édition), Paris, A. Colin, 1931.

PEETERS, P. (ed), *L'Evangile de l'Enfance. Rédactions syriaque, arabe et arménienne*, Picard, Paris, 1914.

REAU, L., *Iconographie de l'art chrétien*, Paris, P. U. F., 1955-1959, 6 vol.